

L'Aristoloche

Journal instructif et satirique paraissant quand il veut **Hors série**

Rédacteur : Pierre de Laubier – Abonnement : pierredelaubier.e-monsite.com

9 septembre 2015

« J'ai longtemps cherché le moyen de me faire haïr de mes contemporains. » — LEON BLOY.

Dans le courant d'une onde pure

Clemenceau a dit : « Gloire au pays où l'on parle, honte au pays où l'on se tait. » Il ne faut pas en conclure que tous ceux qui ouvrent la bouche ont quelque chose à dire. Mais cela donne un rôle spécial à ceux qui prennent la peine de donner la parole à d'autres qu'à eux-mêmes ou à leurs obligés.

Depuis maintenant de nombreuses années, j'avais le privilège de me voir offrir la parole. Non que je sois d'ordinaire privé de la faculté de m'exprimer à l'oral. Mais il est ici question de cette forme de parole particulière qui, grâce à la magie de la télégraphie sans fil, permet de s'adresser, par l'intermédiaire d'un microphone, à des auditeurs lointains et inconnus.

Ce temps est révolu. Ce n'est pas à moi de dire si mes chroniques radiodiffusées méritaient de perdurer. Et le contraire encore moins ! Là n'est pas

la question. Depuis toutes ces années au cours desquelles j'ai prononcé ces chroniques, elles ne m'ont en effet valu, de la part de M. de Lesquen, président de radio Courtoisie, ni compliment ni même remerciement. Je ne l'en blâme pas.

Personne n'aurait eu l'idée d'exiger du capitaine du *Titanic* qu'il connût par cœur la liste des membres de l'équipage. De même, le président de radio Courtoisie est un trop grand personnage

pour connaître des humbles chroniqueurs qui donnent de leur temps à titre bénévole. Je l'ai pourtant rencontré deux fois. Les deux fois, il m'a dit des choses désagréables. La courtoisie ne l'y obligeait pas. Cependant, lorsqu'on reçoit un cadeau, il me semble que la courtoisie oblige à remercier quand même celui qui l'offre, même

quand ce cadeau ne vous plaît pas, ce qui peut arriver.

Ce qu'il y a de satisfaisant pour moi est que ma chronique n'a pas été supprimée en tant que telle. Nul ne peut en effet prendre la peine de sup-

primer une chose dont il ignore jusqu'à l'existence. Elle a disparu parce que l'émission de celui qui me donnait la parole a été supprimée. Il s'agit du libre journal de Martial Bild, qui avait lieu un mercredi soir sur quatre.

Il n'est pas dans les usages de cet opuscule de dire du bien d'autrui. Si je le fais aujourd'hui, c'est contraint et forcé. Comment puis-je faire autrement que d'avouer qu'au cours des années



déjà nombreuses que j'ai passées à travailler, dans diverses circonstances et sous diverses formes, sous la direction de M. Bild, j'ai pu apprécier son professionnalisme en même temps que son dévouement.

M. Bild est un homme de conviction. Il n'est est que plus remarquable d'observer qu'il avait fait de son émission non pas une tribune personnelle, mais un moyen de donner la parole à des intervenants dont il estimait qu'ils méritaient de la prendre. Parfois, il faisait venir un invité simplement parce qu'il trouvait que les auditeurs méritaient d'entendre le son d'une autre cloche que celle qu'on entendait sonner d'habitude.

Je dois avouer que donner la parole aux autres n'est pas pour moi la chose la plus naturelle du monde. Je mesure donc pleinement l'effort d'abnégation que cela représente de la part de celui dont je parle. Et je ne sous-estime pas le travail de préparation que cela exige, pour peu qu'on veuille poser des questions qui soient en empathie avec ce que l'invité vient dire, sans être pour autant complaisantes.

Une fine équipe

Les autres chroniqueurs de l'émission étaient Guillaume Dameron, qui traitait des questions ayant trait aux nouvelles technologies ; Nathalie Raffard et Roland Hélie, qui présentaient les annonces de la part des divers mouvements politiques ou culturels que le libre journal du mercredi soir avait parmi ses missions de diffuser (M. Bild y tenait, car cette émission était l'héritière du libre journal de feu M. de Beketch). Enfin, *last but not least*, Charles-Henri d'Elloy, qui prononçait ou plutôt « déclamait », selon sa propre expression, une chronique qu'il écrivait à l'avance, à l'inverse de la mienne.

Ces cinq chroniqueurs, qui s'étaient agrégés au fil de temps pour former une équipe qu'ils n'étaient pas au départ, avaient un point commun : M. Bild ne leur devait rien. Il les avait choisis parce qu'il estimait qu'ils pouvaient tenir un rôle dans cette émission. Je dis bien un rôle, car sa longue expérience lui a appris que les émissions audiovisuelles ne sont pas seulement des moyens d'information et d'expression : elles sont aussi des spectacles. Dans le cas qui nous occupe, il serait d'ailleurs plus exact de parler de concert.

Chacun jouait sa partie dans ce concert, et le résultat, aussi surprenant que cela puisse paraître, était harmonieux. Il n'est pas surprenant que des personnalités diverses se complètent et s'équilibrent ; il ne l'est pas non plus que des orateurs qui ne sont pas d'accord sur tout permettent la

tenue de débats plus vif que ceux qui se contentent d'opiner et de renchérir l'un sur l'autre. Avoir l'idée de rassembler une équipe aussi inattendue, et faire en sorte que ça marche quand même, n'était pas à la portée de tout le monde. Les membres de cette équipe ne se connaissaient pas tous au départ. Mais M. Bild a su cultiver entre eux l'amitié, et cette complicité, qui s'entendait à l'antenne, n'était pas la moindre des qualités de cette émission.

Ces éloges – auxquels il faut ajouter le fait que cette émission était l'une des plus écoutées de la chaîne, sinon la plus écoutée – n'expliquent pas les raisons de la suppression de cette émission. Ils rendent même ces raisons de plus en plus obscures. Vraiment ?

Qui te rend si hardi... ?

Depuis maintenant près de deux ans, M. Bild exerce la profession, directeur de la rédaction de T.V. Libertés. Il ne faut pas le dire. Le nom de cette chaîne de télévision, comme de tout autre organe de presse audiovisuelle, ne doit pas être prononcé sur les ondes de radio Courtoisie. Or cette chaîne existe, et... elle dure. Elle a en commun avec radio Courtoisie des animateurs, des invités, et bien entendu des auditeurs (ou téléspectateurs). Mais... chut ! On n'en parle pas.

Ce qui n'existe pas ne saurait faire de l'ombre à ce qui existe. Et une quelconque jalousie cadre-rait mal avec l'exquise courtoisie dont M. de Lesquen fait preuve à l'égard de tous ceux qu'il rencontre, accompagnée de la modestie et de la bienveillance qui siéent à une intelligence certifiée par de si prestigieux diplômes.

La vraie raison, affirme-t-il, qui l'a conduit à charger un de ses sous-ordres de signifier à M. Bild son éviction (par un simple message), est que celui-ci se serait démis de fait, en n'assurant pas son émission du 12 août. Inutile de rappeler que, même pour un salarié, cesser de se rendre à son travail n'équivaut pas à une démission. Inutile, car je peux témoigner avoir entendu de mes propres oreilles M. Bild solliciter une date pour enregistrer à l'avance, en juillet, l'émission d'août, comme cela se faisait chaque année. La date de diffusion rendait en effet problématique la présence en direct tout aussi bien des animateurs bénévoles que d'éventuels invités. Chose curieuse, il n'y eut cette fois aucune date possible, à la différence des autres années.

Le verbe remercier a deux sens. Nous devinions que M. de Lesquen maîtrisait mal le premier. Nous savons maintenant qu'il excelle à manier le second. ■